



L'âme, miroir de Dieu

1. La ressemblance surnaturelle de Dieu, l'entendement ne l'atteint pas dans l'oraison par son opération propre mue de la lumière naturelle, mais en se disposant à recevoir en lui comme en un miroir, l'opération de Dieu et sa divine ressemblance. Pour cela, il doit se disposer en imitant les propriétés du miroir matériel, particulièrement les trois dont saint Thomas fait mention. La première, c'est que l'entendement soit fixé sur ce qui doit se représenter en lui ; ce qui se fait dans notre cas par l'attention à Dieu en la lumière de foi qui le proportionne à lui. Il doit maintenir bien fermée la vue qui est dirigée vers le corps, d'où il reçoit les similitudes des choses qui

entrent par les sens, et bien ouverte la vue supérieure qui est dirigée vers Dieu, afin de recevoir en lui son image divine telle que la foi la lui présente, et se transformer en elle.

2. La deuxième qualité du miroir matériel, c'est qu'il reste fixe et au repos, sans être d'aucune manière mobile et agité, qualité que l'entendement doit avoir pour que sa contemplation soit profitable. Nous en voyons l'exemple dans le rayon du soleil : il ne nous apparaît pas bien quand les nuages agités troublent l'air ; ou dans l'eau d'une fontaine : l'image de celui qui se regarde en elle n'apparaît pas bien quand elle est agitée, mais quand elle est au repos.

3. La troisième qualité du miroir matériel que l'esprit du contemplatif doit imiter dans la contemplation, c'est qu'il soit pur et limpide pour pouvoir représenter parfaitement l'image de ce qu'il y a devant lui. Et le Sauveur a dit à ce sujet : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » Saint Thomas explique ces paroles quant à la contemplation d'ici-bas, disant ceci : « En l'état de cette vie, nous connaissons mieux Dieu en connaissant ce qu'il n'est pas, qu'en saisissant ce qu'il est. Et pour autant, en l'état d'ici-bas, la pureté de cœur qu'il faut pour contempler Dieu, concerne non seulement l'abandon des passions, mais aussi l'abandon des représentations qui procèdent de l'imagination et des formes spirituelles que l'âme forme en elle : saint Denys enseigne que ceux qui vont vers la contemplation divine doivent se dépouiller d'elles toutes. » Tout cela est de saint Thomas. Et saint Augustin expliquant ces mêmes paroles, déclare que selon leur sens, c'est une même

chose qu'un cœur limpide et qu'un cœur simple. Saint Bernard le confirme aussi, et il explique par ces mots les effets de l'illumination divine en l'esprit ainsi rendu limpide : « le miroir de l'esprit une fois nettoyé non seulement des péchés, mais aussi des pensées, le resplendissement de la lumière divine commence à se révéler à lui ; le rayon infini de l'illumination commence à apparaître aux yeux spirituels qui n'y étaient pas habitués ; l'esprit en est enflammé et commence à contempler de sa vue purifiée les réalités divines, et à aimer Dieu et à s'unir à lui, et à retirer son affection de toutes les choses qui sont, comme si elles n'étaient pas ; et il se fixe seulement en l'amour, sachant que seul est bienheureux celui qui aime Dieu. »

José de Jesús-Maria Quiroga (1562-1628), *Respuesta a una duda*

L'AUTEUR Né en Galice, neveu du cardinal Gaspar de Quiroga, le futur José de Jesús María reçut une formation littéraire et juridique soignée à Salamanque avant d'entrer chez les carmes de Madrid quatre ans après la mort de saint Jean de la Croix. Sa fonction d'historien de l'Ordre et son rôle de procureur dans le procès de béatification de sainte Thérèse, en feront un témoin privilégié de la seconde génération de la réforme carmélitaine. À ce titre, il fut, au point d'être lui aussi disgracié, l'apologiste des œuvres de Jean de la Croix, à l'époque mal reçues par ses frères. Il rédigea des milliers de pages comme historiographe, mais surtout comme interprète et défenseur de l'héritage mystique des deux maîtres de la réforme.

LE TEXTE Cette courte *Réponse à un doute* prend place en annexe du manuscrit autographe de l'*Apologie Mystique de Jean de la Croix*, ouvrage majeur de Quiroga en défense du grand réformateur. Elle est représentative de sa méthode : dans les débats doctrinaux, revenir à la Tradition, et pour cela citer les maîtres homologués par l'Église, notamment saint Denys, saint Augustin, saint Thomas et saint Bernard. Le point traité ici est central : la contemplation proprement dite est un fait surnaturel, et pour autant, elle suppose que l'homme s'applique à un acte de foi aussi entier que possible, qui permettra à Dieu de s'unir à lui et de le transformer en lui.

§ 1. L'homme peut se disposer à la contemplation (ici assimilée à la « *ressemblance surnaturelle de Dieu* »), ce qui est une première réponse à la grâce de Dieu, mais en aucun cas il ne peut la produire, ni même la provoquer. Pour cela, il doit se tourner vers Dieu, ce qui le met en position de « *recevoir en lui comme en un miroir, l'opération de Dieu et sa divine ressemblance* ».

§ 2-3. L'image de la conscience comme miroir de Dieu renvoie à saint Paul (en I Co 13, 12) : ici-bas, nous voyons Dieu « *comme dans un miroir, de manière confuse* ». Là où le miroir moderne évoque une vision claire et nette, saint Paul pensait au « *miroitement* » du métal poli ou du bassin dont le fond était revêtu de plomb. Si bien que chez de nombreux spirituels, cette connaissance « *comme dans un miroir* » permettait de penser la contemplation comme un processus progressif, demandant du temps, exigeant le repos de l'âme et sa pureté (« *la pureté de cœur qu'il faut pour contempler Dieu* »). Ce qui permet aussi d'établir un rapport entre la droiture d'intention (« *se fixer seulement en Dieu* »), et le développement contemplatif : il ne suffit pas que Dieu se donne dans la contemplation, encore faut-il que nous lui laissions occuper la place que nous encombrons souvent de ce qui n'est pas lui.



CATÉCHISME SPIRITUEL à l'école des saints

Qu'est-ce que « l'union » ?

Nous avons ouvert notre catéchisme spirituel (Oraison n° 230) sur la notion la plus fondamentale de la vision chrétienne des choses, la notion d'*union*, comprise comme union à Dieu, elle-même englobant

la communion avec nos frères. C'est par elle que commence notre Credo : « Je crois en un Dieu un » ; et c'est elle encore qui introduit dans l'histoire de la pensée une catégorie absolument nouvelle et originale, la notion de *personne* (Oraison n° 243), tout le bonheur du chrétien se résumant dans l'union des personnes, ou si l'on préfère, dans l'amour :

La perfection de la vie chrétienne est l'union de l'âme avec Dieu, et tout ce qui touche à la vie spirituelle y est ordonné comme à sa fin.

José de J.M. Quiroga (1562-1628), Apologie Mystique, ch. 1

Nous voudrions repartir de cette affirmation centrale de notre foi pour la développer dans deux directions. La première sera d'en faire une description aussi nette que possible, en donnant la parole aux mystiques chrétiens, le mystique se distinguant du non-mystique non pas par une sainteté supérieure, mais par une lucidité et par une intensité d'expérience particulièrement éclairantes. Nous rencontrons l'union à Dieu chez les mystiques sous différentes expressions, mais qui, dans le cadre de cet exposé au moins, sont équivalentes : *union transformante* de saint Jean de la Croix, *vie suressentielle* de Ruusbroec et de ses disciples, *état de perfection* des latins, *mariage spirituel* de Thérèse d'Avila, etc.

La seconde direction sera d'affirmer avec les mystiques et avec toute la Tradition que ce bonheur de l'union à Dieu n'est pas une lointaine perspective pour l'au-delà, mais bien la substance de ce que le Christ nous donne de vivre dès ici-bas. Moyennant quoi nous aurons donné à cette union sa juste place dans l'exposé du mystère chrétien, et notamment dans l'éducation spirituelle, au cœur de la mission pastorale de l'Église.

Comment l'union à Dieu est-elle vécue ?

Commençons par la description que donne de l'union à Dieu un contemporain et ami de Thomas à Kempis, le mystique Gerlac Peters, dans son Soliloque enflammé. L'intérêt de son propos est de décrire une expérience, et non de théoriser sur ce que pourrait être cette union ; on ne trouvera aucune métaphysique dans ces lignes, mais un témoignage direct du bonheur d'être chrétien, dont les mots peuvent être compris par tous les amoureux du monde :

En cette lumière, je vois que tu m'aimes puissamment, et que si je demeure en toi, aussi vrai que tu n'as pas à être inquiet de toi-même, tu n'auras pas à être inquiet de moi, quel que soit le temps, le lieu, ou les circonstances. Et je vois que tu te donnes toi-même tout entier à moi, pour être tout entier à moi sans aucune séparation, pour peu que je sois tout entier à toi sans aucune séparation. Et lorsqu'ainsi je suis tout

entier à toi, je vois que tu m'as aimé éternellement, autant que tu t'es aimé toi-même éternellement. Et cela n'est rien d'autre pour toi que de jouir de toi-même en moi ; et pour moi, par ta grâce, que de jouir de toi en moi, et de moi en toi. Et là, que je t'aime ou que je m'aime, c'est la même chose, comme un alliage devenu une seule et même réalité ne pourra jamais plus être divisé.

Gerlac Peters (1378-1411), Soliloque enflammé, ch. 14

« Jouir de toi en moi, et de moi en toi » : nous avons là l'accomplissement de la prière de Jésus pour les siens :

« Père, que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et eux en nous » ; et encore : « Que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi ; qu'eux aussi soient un en nous ! » [...] Cela sera lorsque tout amour, tout désir, toute application, tout effort, toute pensée de notre part, tout ce que nous vivons, disons, respirons, sera Dieu, et que cette unité qui subsiste maintenant entre le Fils et le Père aura été transfusée en notre sens et en notre esprit.

Jean Cassien († vers 440 ?), Conférences I, 5-8 et X, 6-7

À en rester là, on pourrait penser que cette union dispense son bénéficiaire des pesanteurs et difficultés de la vie du commun des mortels. En réalité, unie au Dieu créateur, l'âme contemplative est en prise directe sur la création, en même temps qu'unie au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; Marthe et Marie vivent en harmonie, chacune dans son domaine :

[Pour ces âmes,] rien d'extérieur n'a d'importance, ni la façon dont les événements arrivent, qu'ils soient favorables ou défavorables, porteurs d'espoir ou de désespoir, car aucun ne touche l'âme en sa ressemblance et conformité supérieure. [...] Que Marthe soit là, mais en bas ; qu'elle s'inquiète et s'agite pour bien des choses s'il le faut, mais que Marie s'attache au seul nécessaire : qu'elle s'occupe du Verbe éternel, de la justice, de la sagesse, de la vérité et de la paix, pour qu'en un seul et même homme les deux vies se déroulent et viennent à perfection en ce qui leur est propre.

Gerlac Peters (1378-1411), Soliloque, ch. 18

Très concrètement,

L'âme étant parvenue à cet état, il lui importe fort peu d'être dans l'embarras des affaires ou dans le repos de la solitude : tout lui est égal, parce que tout ce qui la touche, tout ce qui l'environne, tout ce qui lui frappe les sens, n'empêche point la jouissance de l'amour actuel. Dans la conversation et parmi le bruit du monde, elle est en solitude dans le cabinet de l'Époux, c'est-à-dire dans son propre fond où elle le caresse et l'entretient, sans que rien puisse troubler ce divin commerce. Il ne s'entend là aucun bruit, tout est dans le repos, et je ne puis dire si l'âme étant ainsi possédée, il lui serait possible de se délivrer de ce qu'elle souffre ; car alors il semble qu'elle n'ait aucun pouvoir d'agir, ni même de vouloir, non plus que si elle n'avait point de libre arbitre. [...] Elle est comme un ciel dans lequel elle jouit de Dieu, et il lui serait impossible d'exprimer ce qui se passe là-dedans : c'est un concert et une harmonie qui ne peut être goûtée ni entendue que de ceux qui en ont l'expérience, et qui en jouissent.

Bienheureuse Marie de l'Incarnation (1599-1672), Lettre III (1627)